

On marche, à Marrakech, un festival de danse bien vivant



Croisant artistes internationaux et marocains, le festival On marche a fêté avec panache sa dixième édition, sous la direction de Taoufiq Izeddiou, artiste généreux et visionnaire.

Nul n'est prophète en son pays. Contrariant avec constance l'adage bien connu, Taoufiq Izeddiou a fondé à Marrakech, sa ville natale, Ananie, la première compagnie de danse contemporaine du Maroc en 2003 et, deux ans plus tard, le festival international On marche, qui fête cette année sa dixième édition.

L'occasion pour lui de redonner *Rev'illusion*, pièce créée en 2013 et qui combine les espoirs portés par le Printemps arabe et les désillusions qui lui ont succédé. Poings levés, corps tremblant sous les coups, se livrant à des fuites éperdues et des courses en solitaire, avant la chute et l'explosion d'une bombe de pigments dorés qui se collent à leur peau et sur leurs costumes, les quatre interprètes de *Rev'illusion* ont le sourire quand ils se relèvent et se tiennent par l'épaule. Un sourire de résistance qui s'étend au public pour le chant final de Taoufiq Izeddiou, à la voix puissante et envoûtante, semblable à sa danse, explosive et sensuelle.

Du 11 au 14 mars, On marche s'est disséminé dans Marrakech pour se terminer au cœur de la médina, place Jemaa el-Fna , aux côtés des charmeurs de serpent, avec une performance réunissant tous les artistes du festival autour d'Héla Fattoumi et Eric Lamoureux.

Présenté en ouverture d'On marche et pour la première fois au Maghreb, *Manta*, un solo conçu à deux et interprété par Héla Fattoumi, a reçu un accueil enthousiaste du public. De quoi les réjouir, tant cette pièce fait débat depuis sa création en 2009, au point qu'elle tourne principalement à l'international, les programmeurs français se montrant frileux, voire craintifs...

L'étouffement du corps féminin

Construite sur un unique élément vestimentaire, le niqab (voile intégral), *Manta* traduit de façon radicale l'étouffement du corps féminin. Splendide formellement, intransigeante sur le fond, *Manta* sera programmé en mai à Tunis dans le cadre du festival de danse Les Rencontres de Carthage dirigé par Syhem Belkhodja.

La place des femmes sur la création et dans la société fut l'un des axes forts de la programmation d'On marche, cosignée Taoufiq Izeddiou et Nedjma Hadj Benchelabi. Avec, notamment, la présence de deux solos de Meryem Jazouli, danseuse et chorégraphe marocaine qui a fondé l'Espace Darja à Casablanca, dédié à la création, aux résidences d'artistes, à la formation et aux expérimentations. On la découvre avec *L'Aaroussa* ("la mariée", en arabe), performance hypnotique donnée au clair de lune où, juchée sur une table haute entièrement recouverte par les pans de sa robe pourpre, elle tourne lentement sur elle-même, l'arabesque des bras et des mains épousant la sinuosité des plis de la robe qui s'enroule autour de son socle.

Dans *Contessa*, Meryem Jazouli démultiplie les figures féminines en se glissant dans la peau de personnages mythiques marocains – d'Aïcha Qandicha, séductrice, "mangeuse d'hommes", mi-femme sublimement belle, mi-animal, aux jambes se terminant par des sabots de cheval, à la chanteuse de chaâbi, Hajja Hamdaouia, la première à avoir modernisé la aïta marsawiva, chant réputé amoral...

La déambulation altièrre de Meryem Jazouli

Dans un rugissement de mégaphone posé sur une poussette en bois, Meryem Jazouli

surgit perchée sur de vertigineuses plateformes en guise de chaussettes, les jambes nues, le buste et le visage enfouis sous une veste et un voile noir. Une déambulation altière qui laisse bientôt place au silence, à l'alanguissement d'une odalisque allongée. Chaque évocation féminine entraîne une gestuelle singulière, d'une grâce étudiée, à la sensualité assumée, jusqu'à la mise à nu du visage et l'affirmation d'une danse, d'un chant et d'un corps contemporain qui revendique sa liberté de mouvement et ses modalités d'apparition.

Performances et work in progress étaient aussi au programme. En résidence à l'Espace Darja de Casablanca, la danseuse et chorégraphe Olga Mesa présentait avec le plasticien Francisco Ruiz De Infante *Like a Deaf Dialogue* (la toile ?), une conférence performative qui présente et combine entre eux les éléments constitutifs de leur projet tentaculaire, *Carmen/Shakespeare*, démarré en 2013 et dont la dernière étape de création est prévue en 2017.

Devant une salle comble assise de part et d'autre d'une installation composée d'un rétroprojecteur et d'objets hétéroclites posés en ligne, chacun présente à tour de rôle les grandes lignes de cet "*opéra expérimental*", sous la forme d'un métissage entre l'opéra de Georges Bizet et les *Sonnets* de Shakespeare, avec l'amour en ligne de mire. Quand Olga parle de la mécanique de la sensation et du désir, Francisco évoque l'ajustement et la non adéquation de l'espace et du temps qui conduit aux déplacements des performers et des objets et mêle les images de leurs actions filmées en direct à celles, différées et surajoutées, tournées antérieurement. Drôle, captivant et d'une belle complexité visuelle et sonore.

Variations à trois

Un work in progress nous a permis de découvrir deux danseurs marocains, passés par l'école P.A.R.T.S d'Anne Teresa De Keersmaecker dont le dénominateur commun de leurs projets reposait sur la marche. D'abord danseur de break-dance à Marrakech, Youness Khoukhou, s'est formé à la danse contemporaine avec Taoufiq Izeddiou avant de rejoindre P.A.R.T.S à Bruxelles en 2008. Dans *Becoming*, dont il présentait une étape de travail avant sa création en avril à Charleroi Danse en Belgique, les trois danseurs – Radouan Mriziga, Youness Khoukhou et Vakulya Zoltan – arpentent l'espace du plateau en suivant des trajectoires qui modifient, accélèrent ou réitèrent le rythme de leur pas, la cadence des tours ou des sauts. Une composition minimaliste

où les notions de série et de variations se combinent à des développements en solo, dont le mimétisme gestuel qui circule d'un interprète à l'autre... fait mieux ressortir la singularité de chacun.

On retrouvait Radouan Mriziga dans le solo 55, sa première chorégraphie, après avoir suivi l'école de P.A.R.T.S et dansé dans les compagnies d'Anne Teresa De Keersmaecker et de Claire Croizé/Josef Wouters. Fragmentation, sérialité et répétition sont simultanément à l'œuvre dans 55. Spatialement, sous la forme de quatre magnétophones disposés tels des points cardinaux sur le plateau d'où s'échappent en discontinu des bribes de sons et de musiques. Et chorégraphiquement, dans la succession des parcours et des enchaînements gestuels modulés par le travail des bras et la récurrence de sauts effectués au sol, à l'horizontale, qui lui servent ensuite de marqueurs pour inscrire à la craie et en étirant des bandes de scotch blanc les lignes et les courbes de ses trajectoires. Où l'écriture chorégraphique se matérialise en dessinant sur le sol la trace de son passage.

Le “rboukh”, une danse sensuelle d'ouvriers

Autres belles découvertes : *Troubles* du danseur nigérien Maman Sani Moussa, créé en résidence au Pavillon Noir d'Angelin Preljocaj à Aix-en-Provence en 2014. Un solo cathartique écrit suite à une incarcération en 2009 dans l'aéroport de Tripoli alors qu'il se rendait à un festival de danse au Mozambique. Arrêté arbitrairement lors d'une escale en Libye, enfermé plusieurs jours et renvoyé au Niger, il rend compte de sa douleur, de son incompréhension et de sa colère et les transcende en en faisant le matériau de sa création.

Mais aussi, place des Epices, au cœur de la médina de Marrakech, *Zoufri* ("ouvrier", en arabe) du Tunisien Rochdi Belgasmi. Une performance en solo fondée sur les musiques et danses populaires tunisiennes qui démarre comme une conférence sur l'histoire du “rboukh” : *“Zoufri est un travail sur la danse populaire tunisienne à partir des outils de la danse contemporaine. Comment la sortir de son contexte de rue, de fêtes, pour la mettre sur une plateforme de danse contemporaine sans tomber dans le folklore ?”*

Créé par les ouvriers, ceux des mines de phosphate notamment, et dansé dans des cafés où ils se réunissaient, le rboukh reprend à la fois les gestes du travail, l'imitation

de l'acte sexuel et l'invitation à la danse, sans craindre ni refuser la vulgarité, et sera jugé obscène par la bourgeoisie tunisienne après l'indépendance. Sous l'œil médusé des touristes et habitués du Café des épices, Rochdi Belgasmi fit une démonstration éclatante du rboukh avant d'inviter le public à danser avec lui.

C'est sur la célèbre place Jemaa El Fnaa qu'a pris fin *On marche* avec la performance concoctée par Héla Fattoumi et Eric Lamoureux. L'occasion aussi de revoir *Du-All*, de la compagnie brestoise Moral Soul, interprété par le chorégraphe Herwann Asseh et Suzie Babin. Déclinaison dansée de la rencontre amoureuse, *Du-All* séduit par la simplicité nonchalante de sa dramaturgie, la ligne claire de sa chorégraphie et le dynamisme d'une danse aussi acrobatique que légère, sensuelle qu'impérieuse.

Un coup de foudre chorégraphique pour clore en beauté un festival qui persiste à exister, sans moyens ou presque, mais avec l'indéfectible soutien des artistes marocains – photographes, plasticiens – qui aident Taoufiq Izeddiou à concrétiser, année après année, la belle nécessité d'inscrire la danse contemporaine au Maroc.

Festival international de danse contemporaine *On marche*, du 10 au 14 mars, à Marrakech, compte-rendu.

*En tournée : **Becoming**, de Youness Khoukhou, au festival Danseur, figures libres, du 23 au 26 avril, *Charleroi Danses*. + 32 (0) 71 20 56 40*